

Rédaction inspirer de « je vous écris de Téhéran »

(Delphine Minoui)

Assis dans l'encadrement de la fenêtre, à regarder *zio* Mario (mon oncle) faire son potager, je me remémore. Je me remémore comment m'est venu l'amour de ce pays, pourquoi dès que je sens cette odeur, mélangeant la poussière des tapis enfermés pendant 6 mois, le parfum de mamie, citadine dans l'âme et celui des champs, des champs de tes aïeux, de nos champs, des frissons me viennent. Pourquoi, dès lorsque le mot Italie sort de la bouche de quelqu'un, de la radio, de la télévision, je sens une sorte de fierté montée. Pourquoi je me sens à la fois chez moi ici et à la fois si distant de ces lieux.

Je ne peux pas dater le premier souvenir que j'ai de ce pays. Il a toujours fait parti de ma vie, entre les musiques de *Biaggio Antonacci* et *Eros Ramazotti* qui m'ont bercé depuis ma naissance, et mes premiers voyages à *San Pietro Di Val D'Astico*, alors que je n'étais pas encore sorti du ventre de ma mère, il n'a cessé de m'habiter. La façon dont il m'occupe diffère seulement selon mon âge. En 2006, peu avant la finale France-Italie à la coupe du monde de football, je sondais mes parents, pour savoir quel pays serait « mon préféré ». Ma mère supportait la France, mon père l'Italie. Lorsque j'ai appris que l'Italie était déjà triple championne du monde, j'ai choisi mon camp. Depuis ce jour, une chose me définissait auprès de tous, enseignants, camarades de classes, coéquipiers sportifs : J'étais Italien.

Pendant longtemps je n'ai cessé de voir *Il Paese* (le village en patois vénitien) de ton enfance comme un endroit parfait, le paradis sur terre. Je ne comprenais pas pourquoi tous les jeunes désertaient cet endroit où avaient grandi leurs ancêtres. Pourquoi mon *nono* (grand père), avait tout laissé pour venir en France ? Et puis j'ai grandi, j'ai commencé à observer toutes ces petites différences entre Grenoble, métropole Française et *Val D'Astico*, région montagnarde Italienne. Au delà de ce parler si singulier, un doux mélange entre l'Italien, le patois vénitien et le français, il y avait ce décalage de mentalité, comme si ma ville et ma campagne n'étaient pas du même siècle.

Demain aura lieu la *festa dei emigranti* (fête des émigrants), fête importante pour le village qui a vu plus de la moitié de sa population partir au Brésil, en Argentine ou en France pour trouver du travail. Une fête des plus paradoxales dans ce village, dont la plupart des habitants a tout quitté dans l'espoir d'une vie meilleure, dont certains ont traversés les Alpes, celons les récits locaux, pieds nues, dont la population a subit le racisme. Cette petite communauté vie se jour, et même cette semaine, des plus intensément. Une courte période ou village rajeunit, se métamorphose. Pourtant, aujourd'hui, alors que le mot « RITAL » réveille encore un nombre incalculable de plaies laissées par cette peur de l'autre, cette peur de nous, j'entends mes *zii* (oncles) soutenir les propos anti-migrants de Salvini. « *Quando mi dicono va' a casa, rispondo sono già qua* » (quand ils me disent retourne chez toi, je réponds

que j'y suis déjà), ces paroles du rappeur Ghali, écouté par beaucoup de jeunes du coin ne vous ont jamais amené à réfléchir? Pourquoi, alors que nous nous remémorons les difficultés rencontrées durant notre asile et parlons d'unité entre les peuples, les 4 ou 5 migrants survivants avec le minimum vital en dessous du village ne sont pas invités? Car avant d'être des immigrés de chez nous, ils sont des émigrés de chez eux. Pourquoi lorsque ce sujet de conversation apparaît, il est balayé d'un revers de manche ? « C'est pas pareil », leur phrase préférée. En effet ces Africains ne sont pas des migrants économiques comme nous, mais des migrants politiques, qui quittent tous pour ne pas périr sous les bombes. Et quelque soit la raison de son départ, quelque soit la région fuite, que l'on soit Sénégalais, libyen, ou Italien, « aucunes frontières n'est facile à franchir, il faut toujours s'arracher les trippes pour quitter son pays » (Laurent Gaudé, Eldorado). Je ne vous demande pas de les accepter, je vous demande juste de les écouter et d'essayer de les comprendre.

Je me suis toujours demandé comment tu faisais pour garder cette force. En 2016, alors qu'on venait de découvrir ton cancer, tu trouvais l'énergie pour préparer tes fameux *gnocchi* à toute la famille. Un an plus tôt encore, tu t'occupais avec *zia* Pia de faire le service pour un nombre conséquent de personnes sans que les hommes bougent le petit doigt. Car pour toi, comme pour toutes les femmes du village (et ce, encore maintenant), il était normal de s'occuper de tout dans la maison alors que les hommes restaient assis à table pour discutent et prendre du bon temps. Vous, les *zie* (tantes), mangiez debout, discrètement, à l'affût de la moindre chose qui pourrait manquer à table. Toujours donner son maximum pour « tes hommes » (marie, enfants, petits enfants...). Ces hommes qui t'ont rendu hommage avec fierté lorsque tu nous as quittés. C'est eux qui à leur tour t'ont porté de l'église au cimetière et qui t'ont accompagnée dans ta dernière demeure. Ce comportement machiste pourrait choquer en France ou même à *Vicenza* (« grande ville » la plus proche), mais semblaient naturel pour toi. Ses mentalités dépassées sont sans doute liées à l'enclavement géographique de notre village. Cet enclavement qui empêche l'économie de prospérer. Cet enclavement qui tue petit à petit notre village vieillissant. Ton village, *zia*, d'où je tiens mes racines

Assis dans l'encadrement de la fenêtre, à regarder *zio* Mario faire son potager, je me remémore. Je me remémore que malgré ses défauts, ce village, qui a su conserver la mythique *Dolce Vita*, reste mon village. Que ce pays duquel vous êtes tous si fière d'appartenir est également le mien. *Sono Francese, ma sono anche Italiano, e sono fiero d'essere di queste nazione.* (Je suis Français, mais je suis aussi Italien, et je suis fière d'être de ces 2 nations).